Banque commune d'épreuves des écoles de management (BCE), France

Session 2019, filière ECT

Contraction de texte HEC

Durée : 3 heures

Ce que traite le sujet

- Contraction de texte

Sujet reproduit sans retouche à partir de la page suivante.

Résumé des parties, chapitres de cours liés et autres années :
prepahelp.com/annales/bce/ect/2019/contraction-hec

Prepa Help ne revendique aucun droit sur le sujet, propriété de l'organisateur du concours.

BCE
BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Code sujet : 303

Conception : HEC Paris

CONTRACTION DE TEXTE

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ÉCONOMIQUE, TECHNOLOGIQUE, LITTÉRAIRE

Lundi 6 mai 2019, de 14 h. à 17 h.

Résumez en QUATRE CENTS MOTS plus ou moins 5 % (soit 380 – 420 mots), *le texte suivant, en vous attachant à mettre en valeur les idées essentielles et les articulations de la pensée de l'auteur.*

Mentionnez le décompte par 50 mots et, en fin de copie, reportez le nombre de mots utilisés.

N.B. :
Cet exercice doit rester impersonnel dans le fond comme dans la forme, et respecter STRICTEMENT les limites imposées.
La copie doit être entièrement rédigée : la correction et la clarté de la langue entrent pour une part dans l'appréciation du correcteur.
Il n'est fait usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

On peut considérer comme une loi régissant les sociétés humaines le va-et-vient que Durkheim établit entre les moments de rassemblement, ce qu'il appelle « être en état de congrégation », et ceux où les groupes se dispersent, à nouveau, sur l'ensemble d'un territoire. Il s'agit d'un rythme pouvant varier, mais que l'on retrouve, d'une manière constante dans toutes les sociétés. On peut, d'ailleurs, noter qu'un tel rythme social se calque, en quelque sorte, sur celui de la « vie cosmique ». Nombreux, dans la foulée d'une telle analyse, furent les sociologues qui mirent l'accent sur les « variations saisonnières des sociétés ». La plupart du temps, dans les cadres du positivisme ambiant, on attribuait celles-ci à des causes objectives ou à des nécessités fonctionnelles, essentiellement économiques. En fait, le fondement de la « variation » est avant tout *religieux*. Il faut, bien sûr, donner à ce terme son acception la plus large : ce qui concerne la mise en relation, la « reliance » (M. Bol de Balle), avec les autres et avec le monde.

Ainsi, quel que soit le nom qu'on puisse lui donner, l'errance, le nomadisme est inscrit dans la structure même de l'humaine nature ; que celle-ci soit individuelle ou qu'elle soit sociale. Il est en quelque sorte l'expression la plus évidente du temps qui passe, de l'inexorable fugacité de toutes choses, de leur tragique évanescence. C'est une telle irréversibilité qui est à la base de ce mixte de fascination et de répulsion qu'exerce tout ce qui a trait au changement. Les contes, les légendes, la poésie et la fiction ont, à loisir, brodé sur ce thème. Et ce d'une manière d'autant plus obsessionnelle que le propre du destin est d'être immaîtrisable.

Cela, on l'avait quelque peu oublié durant toute la modernité, où ce qui prévalut fut une histoire que l'individu ou les ensembles sociaux pouvaient façonner à l'envi. Depuis les Lumières, qui jettent leurs derniers feux de nos jours, les diverses philosophies propres à cette époque reposèrent, toutes, sur une idéologie de la maîtrise, une logique de la domination des gens et des choses. Il est possible, devant la difficulté, de plus en plus grande, de contrôler et de régir ceux-ci, que le retour du

Tournez la page S.V.P.

« destinal » : ce par rapport à quoi l'on ne peut pas grand-chose, nous renvoie à une pensée du changement, à savoir ce qui fait que l'être est en perpétuel devenir.

Bien sûr, comme tout ce qui touche au destin, il s'agit là de quelque chose qui a à voir avec la douleur, avec la souffrance. On peut, à cet égard, revenir à l'origine même de l'individu, à sa naissance. Le choc de celle-ci, les manipulations de la sage-femme, de la mère, un peu plus tard le sevrage, tout cela est de l'ordre du changement. D'un changement qui est vécu d'une manière traumatique. C'est ainsi que s'inaugure le destin. C'est cela même qui fonde, d'une manière profonde, l'effroi devant la fuite du temps, et devant les modifications que cela suppose.

Par la suite, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, et les années d'apprentissage sont vécues, de manière plus ou moins mouvementée, comme une suite de heurts avec l'entourage, avec soi, avec le monde en général. Les diverses psychanalyses ont bien mis l'accent sur ces déchirures, ces séparations, mais aussi sur les angoisses et les espoirs qui leur sont inhérents. J'indique ici cela d'une manière allusive, pour souligner que tant d'un point de vue individuel : la naissance, que d'un point de vue sociétal : la nécessaire dispersion, l'errance, la fuite sont engrammées profond dans notre structuration. Le schéma de la fuite a des racines archaïques. Il n'est donc pas étonnant que, ponctuellement, il surgisse à nouveau. Ce qui est certain, c'est qu'il est au fondement même de tout état naissant.

Il y a, en effet, à certains moments, quelque chose qui renvoie à la pureté des commencements. Une sorte de beauté virginale riche de multiples possibilités. Le souvenir d'une jeunesse archétypale des choses et du monde. Il s'agit là d'un processus récurrent qui, d'une manière cyclique, réémerge dans la mémoire collective. Il sert d'anamnèse à ce que fut l'acte fondateur : d'un amour, d'un idéal, d'un peuple, d'une culture, et par là revigore l'entité en question, la redynamise et lui donne une nouvelle vie.

Il est dans la nature des choses de s'établir, de s'institutionnaliser, et par là même d'oublier la part aventureuse qui fut la marque de l'origine. Le nomadisme est là pour rappeler cette aventure originelle. Souvent elle n'est qu'un moment nostalgique s'exprimant, par exemple, au cours des célébrations rituelles que l'on retrouve aussi bien dans l'espace privé que dans l'espace public. D'une manière plus permanente, on la retrouve dans la fiction ou la poésie qui va célébrer l'amour transgressif, ou chanter ces situations anomiques que la morale établie réprouve dans le quotidien. Le mythe du chevalier errant, quelles que soient les figures contemporaines qu'il puisse prendre, reste présent dans l'imaginaire collectif. Dans le cadre même des sociétés industrielles la pulsion du voyage, la recherche du soleil est loin d'être marginale. Ce sont, aussi, des modulations de la quête du Graal. Le nomadisme reste un rêve prégnant qui rappelle l'instituant, et par là relativise la pesanteur mortifère de l'institué.

Cette relativisation fragilise la grande croyance au progrès indéfini, et rappelle que celui-ci ne peut pas exister s'il n'est pas traversé par le régulier retour d'une forme de « regrès », ou de « régrédience ». Retour aux formes archaïques que l'on avait crues dépassées, mais qui, d'une manière plus ou moins consciente, continuent à tarauder les imaginaires et les manières d'être collectifs. Parfois ce « regrès » n'est pas seulement nostalgique ou simplement commémoratif. Il va s'exprimer sous forme paroxystique. Les divers mouvements millénaristes sont, de ce point de vue, instructifs. La plupart du temps, ils s'emploient à faire ressortir l'aspect étrange, étranger, nomade dont une culture est pétrie. Pour ne prendre qu'un exemple parmi bien d'autres, les historiens ont pu montrer que l'action de Savonarole, à côté de ses dimensions théologiques, a pu servir de révélateur au mythe de Florence comme cité parfaite. Le moine étranger à la cité rappelle à celle-ci qu'elle est, à côté de son aspect « établi », porteuse d'un idéal dépassant le bien-être matériel et la consommation matérialiste.

De telles scansions millénaristes ne sont nullement exceptionnelles. Et les fanatismes contemporains, les divers vagabondages et multiples anomies sont, qu'ils en soient ou non conscients, des rappels plus ou moins violents d'un idéal communautaire. Au-delà de leurs extrémismes s'exprime la force de ces valeurs humanistes faisant de la générosité, de la solidarité, de l'entraide au jour le jour

le fondement même de tout être-ensemble, quel qu'il soit. En effet, tout comme pour l'exemple de Savonarole, ce n'est pas « l'habillage » doctrinal : théologique, politique, idéologique, qui importe, mais bien l'exigence d'une socialité plus harmonieuse ayant dépassé les injustices, les disparités économiques et autres privilèges sociaux. En bousculant l'établissement des choses et des gens, le nomadisme est l'expression d'un rêve immémorial que l'abrutissement de l'institué, le cynisme économique, la réification sociale ou le conformisme intellectuel n'arrivent jamais à occulter en totalité.

Dans un pays où le thème de la frontière a joué un grand rôle dans la constitution de l'imaginaire collectif, les sociologues de l'école de Chicago ont rappelé l'importance de l'errant, du vagabond dans la cité moderne. Le « chemineau », ainsi que son nom l'indique, sert en quelque sorte de mauvaise conscience. Il fait violence, par sa situation même, à l'ordre établi, et rappelle la valeur de la mise en chemin. Ainsi, il ne suffit pas de l'analyser, à partir de catégories psychologiques, comme un individu agité ou déséquilibré, mais bien comme l'expression d'une constante anthropologique : celle de la pulsion du pionnier qui toujours va de l'avant dans sa recherche de l'Eldorado. Étant entendu que celui-ci, tout comme l'or pour les alchimistes médiévaux, ne concerne pas la possession d'un bien matériel et monnayable, mais est le symbole d'une quête sans fin, la recherche de soi dans le cadre d'une communauté humaine, où les valeurs spirituelles sont les conséquences de l'aventure collective. C'est ce qui fait que la frontière doit être toujours repoussée, afin que cette aventure puisse se poursuivre.

L'aventure, ainsi que les imaginaires, les rêves et autres fantasmes sociaux, est un filon caché parcourant l'ensemble du corps social. Elle ressemble à ces cristallisations lumineuses enfouies au cœur de la roche, et que le chercheur d'or ou de pierres précieuses trouvera, au bout d'un long labeur, après avoir remué des tonnes de minerai sans aucune valeur. C'est Ernst Jünger qui voyait en ces cristallisations « l'imaginaire de la matière ». Ainsi en est-il de l'aventure et de ses diverses modulations : errance, nomadisme, anomie, vagabondage, etc. Elle se niche profond dans l'inconscient collectif, et nécessite un long et douloureux « travail » avant d'émerger à la conscience d'une part, et avant d'être acceptée comme partie intégrante de la structuration sociale d'autre part.

Mais, dans un premier temps, cette « part d'ombre » est ressentie comme un danger, et par là rejoint le trauma des origines et les déchirements des divers changements. Ainsi, plus soucieux de régulation sociale que d'aventure spirituelle, Platon, dans une œuvre de maturité, souligne le caractère inquiétant du voyageur. Quel que soit son objet : commerce, voyage d'initiation, simple vagabondage, il n'est qu'un « oiseau de passage », et comme tel devra être accueilli, certes, « mais en dehors de la ville ». Les magistrats devront, ajoute-t-il, veiller à ce « qu'aucun des étrangers de cette espèce n'introduise aucune nouveauté » dans la cité, et faire en sorte que l'on n'ait avec lui que les relations les plus indispensables, « et encore le plus rarement possible » (*Lois*, XII, 952).

On ne saurait mieux dire la méfiance entourant les « oiseaux migrateurs ». Pour le philosophe entendant conforter l'« établissement » du pouvoir politique et la sécurisation sociale qu'il génère, le voyageur présente un risque moral indéniable, et ce parce qu'il est porteur de nouveautés ! En fait celles-ci ne sont que les caractéristiques mêmes de l'errance, qu'une fois établi on a tendance à oublier, voire à dénier ou à stigmatiser. Le voyageur est le témoin d'un « monde parallèle » où l'affect, sous ses diverses expressions, est vagabond, et où l'anomie a force de loi. Voilà de quoi inquiéter le sage gestionnaire dont l'unique ambition consiste à prévoir, et pour ce faire à repousser l'étrange et l'imprévisible.

On retrouve une telle méfiance chez les Romains une fois qu'ils eurent établi l'Empire, c'est-à-dire leur empire sur le monde connu. Ainsi que le souligne J.-C. Rufin, leur crainte du barbare vient de ce qu'il est nomade, de son « aptitude au mouvement ». Là encore on retrouve la phobie du changement et de ce qui est mouvant. Le barbare vient troubler la quiétude du sédentaire. Potentiellement, il représente le déferlement, le débordement, en bref, ce qui n'est pas prévisible. « Rien n'indispose un bureaucrate comme la liberté de ces errants. » C'est bien là que se trouve le nœud du problème : parce qu'il peut s'échapper, le barbare affirme sa souveraineté sur sa vie. C'est son « escapisme », cette

Tournez la page S.V.P.

capacité à s'échapper, qui le prédispose, à tout moment, au soulèvement, au défoulement, au bouleversement de l'ordre établi. Il n'a rien perdu de sa propension au mouvement, il en fait même une culture, et cela ne peut être tolérable dès le moment où prévalent les valeurs de l'établissement.

Le barbare est, ici, une bonne métaphore du danger que génère ce monde parallèle dont les sociétés sont issues, qu'elles gardent en mémoire, mais dont elles ont peur. Mais, même si l'on peut, pendant un moment, l'occulter ou l'oublier, l'on n'échappe pas à son destin. Celui-ci finit toujours par resurgir. Parfois avec la force du refoulé, toujours d'une manière inattendue. En la matière le destin est celui de l'errance qui, quoique potentiellement dangereuse, rappelle l'aspect fécondant des origines, la force de ce qui est instituant, le dynamisme de ce qui est mouvant.

Dans quelque société que ce soit, la figure de l'errant est donc structurellement ambivalente. Anamnèse du mythe fondateur, elle fascine et révulse tout à la fois. Georg Simmel a fait ressortir une telle ambivalence. Une métaphore qu'il a maintes fois utilisée, en rend bien compte. C'est, parlant de la cité, le pont qui relie, et la porte qui enferme. Distance et proximité, attraction et répulsion, leurs relations à la fois complexes et imbriquées, voilà bien ce qu'une telle image nous invite à méditer. L'étrange et l'étranger jouent pour lui un rôle indéniable dans les interactions sociales. Ils servent d'intermédiaires avec l'extériorité, et, par là, avec les diverses formes de l'altérité. De ce point de vue, ils sont parties intégrantes du groupe lui-même, et le structurent en tant que tel. Que ce soit positivement ou en servant de repoussoir, ils conditionnent les « relations de réciprocité », éléments de base de toute socialité.

Simmel revient fréquemment sur une telle thématique, ainsi lorsqu'il fait un parallèle entre le fait que l'étranger est le commerçant et le commerçant est l'étranger. Il faut comprendre ces termes dans le cadre d'une « économie générale », celle du commerce des biens, mais aussi de l'affect et de la parole. Dans chacun de ces cas, l'étranger est une sorte de « passeur ». Il fait ressortir que l'être du social est fluidité, circulation, qu'il est un perpétuel devenir.

À titre d'illustration, et sous forme d'un florilège, on peut faire état d'une telle fluidité. Il n'est pas question, bien sûr, d'être exhaustif, mais, uniquement, de souligner quelques indices pris au hasard, et montrant l'importance structurelle de l'étranger. Ainsi dans sa remarquable analyse de la civilisation hellénistique, F. Chamoux fait une minutieuse description de tous ces étrangers composant les cités grecques. La liste est impressionnante et, outre les commerçants *stricto sensu*, elle fait état des réfugiés politiques, des mercenaires, des artistes divers, des philosophes et des savants, des acteurs dionysiaques aussi qui tous contribuent à « développer dans les esprits le sentiment d'une culture commune et d'une solidarité ethnique entre cités » ; circulation des hommes qui, allant de communauté en communauté, établit entre celles-ci une forte liaison non institutionnelle, favorise en son sens le plus fort la culture commune.

Poussant plus loin l'analyse, Werner Jaeger, dont on connaît l'apport dans la compréhension de la formation de l'homme grec, souligne, à propos des sophistes voyageurs que « circulant sans cesse de cité en cité, ils n'eurent pour ainsi dire pas de nationalité ». Cela mérite d'être relevé, surtout lorsqu'on sait qu'une telle circulation était l'expression d'une grande liberté confortant, à son tour, l'affirmation communautaire et la vertu (*areté*) nécessaire à l'affermissement de celle-ci. Il est intéressant de noter que le génie du monde grec repose sur la dialectique existant entre l'enracinement dans une cité et l'indépendance, voire le cosmopolitisme. Dialectique aboutissant à cet *uomo universale*[1] qui permit à la pensée antique de servir de fondement et de référence durable à la civilisation occidentale. Dans le cadre d'une sociologie de la connaissance, la figure du poète voyageur est un modèle du genre, en ce qu'elle met l'accent sur la liberté de l'esprit fécondant la culture en son moment fondateur, et ouvrant des brèches lorsque la civilisation, qui en est issue, tend à se refermer sur elle-même et, ainsi, risque de s'étioler. La « vertu » du monde grec repose sur son ouverture. Ce fut sa grandeur et le secret de sa force d'attraction.

[1] Homme universel.

On peut faire une lecture similaire du monde juif qui, de par sa position, fut un lieu de passage, et par là même un véritable creuset où s'élaborèrent tout d'abord la culture juive, puis, par après, les différentes cultures chrétiennes. La capacité qu'eut la première à perdurer dans le temps, à pouvoir résister aux diverses diasporas qu'elle vécut doit certainement beaucoup à son syncrétisme originel. En effet, ainsi que le souligne un grand historien du monde juif, Ch. Guignebert, une telle longévité n'est possible que parce qu'elle sut engranger des éléments nouveaux, et par là évoluer. On peut rajouter que, dans bien des domaines, elle témoigna de performances particulières. Ce qui, d'ailleurs, lui valut la haine que l'on sait. En effet, innombrables furent les artistes, les savants, les philosophes, les entrepreneurs portant témoignage d'une créativité à tous égards exceptionnelle. Cette fécondité est, à n'en pas douter, issue de sa propre fécondation par des emprunts extérieurs.

Dans son développement sur « l'éthique des patriarches », Max Weber montre bien le rôle joué par le nomadisme, et les diverses valeurs qui lui sont attachées dans le judaïsme antique. La solidarité tribale, la « sauvegarde personnelle », le sentiment de communauté économique, la protection que celle-ci accorde à l'individu, tout cela est intrinsèquement lié à l'itinérance des tribus juives primitives.

Et l'on peut penser que cela s'est profondément inscrit dans la mémoire collective. Là encore l'étrange et l'étranger jouent un rôle structurel. Non pas que tout ce qu'ils apportent ait été intégré. Il y eut, bien sûr, des choix, des absorptions, des rejets également, mais la culture juive, en son moment fondateur fut soumise à leur pression. C'est à partir de cette pression qu'elle se constitua en tant que telle, ce qui lui permit, par la suite, de s'adapter aux mondes dans lesquels elle se dissémina, et de résister aux multiples, et particulièrement atroces, vicissitudes qu'elle eut à affronter.

Ces deux exemples témoignent d'une banalité historique qu'il est bon de répéter, à savoir que le bassin méditerranéen a été un extraordinaire lieu de rencontres en tous genres. Il est possible que cette intense circulation, dont on pourrait souligner bien d'autres manifestations, n'ait pas été étrangère à la puissance des cultures qui y prirent naissance. Les pouvoirs politiques se saturent rapidement, la force des idées, elle, leur survit de beaucoup. Or comme on sait : « L'esprit souffle où il veut. » Et dans sa course celui-ci franchit les frontières, il est fécondé par les diverses influences qu'il rencontre et il ensemence, à son tour, ceux qui se prêtent au dynamisme de son élan. Le vent de la culture se moque des illusoires barrières que l'on tente d'ériger pour protéger les divers conformismes de l'« établissement ». Au besoin il se transforme en tempête emportant tout sur son passage, et l'on assiste, alors, à l'implosion des empires que l'on croyait les plus solides. Qu'il soit violent, ou murmure insistant, un tel vent est la métaphore par excellence de la circulation sans frein. Il est source de respiration, d'inspiration. Il apporte avec lui les germes fécondateurs. En bref il est gage d'une vie toujours et à nouveau renaissante, d'une animation capable de résister, sur le long terme, à la pesanteur mortifère de tout ce qui tend à se scléroser.

À l'encontre de ce qu'il est convenu de dire, le Moyen Âge est, également, un moment d'intense circulation. Dans de nombreux domaines, les historiens repèrent un nomadisme incessant touchant toutes les couches sociales. L'épopée des croisades, par exemple, qui au-delà des motivations religieuses traduit une indéniable soif d'ailleurs. Et l'on sait que si les succès militaires furent plus que minces, le contact avec des civilisations autres fascina toute une partie de la noblesse européenne.

Les mœurs, les modes de vie, les manières de penser, la sexualité s'en trouvèrent, à plus d'un titre, modifiés. Les chansons de geste, la poésie, la philosophie en particulier profitèrent, au plus haut point, d'un tel contact. Au point qu'un empereur du Saint Empire romain germanique, Frédéric II de Hohenzollern, n'hésita pas à adopter, pour lui-même et pour sa cour, la foi, les manières d'être musulmanes, et à élaborer un syncrétisme qui laissa des traces profondes en Italie du Sud et en Sicile.

À l'autre bout de l'échelle sociale, E. Le Roy Ladurie fait état d'un « semi-prolétariat rural sans feu ni lieu » au goût prononcé pour la « bougeotte » et le nomadisme. Au-delà des termes employés, on peut penser que ce ne sont pas, uniquement, des impératifs économiques qui sont à l'origine d'une telle errance. Il y a dans cette « bougeotte » populaire toute une part d'imaginaire. La quête du Graal n'est pas seulement aristocratique, et trouve son expression dans des couches fort diverses de la

Tournez la page S.V.P.

population. Le « tour de France » des compagnons, avant qu'ils puissent être intégrés dans les corporations, tout comme les voyages initiatiques des jeunes bourgeois, sans oublier les vagabondages des commerçants, sont certainement de la même eau. Mis bout à bout, tous ces voyages sont à la fois cause et effet d'un « esprit du temps » particulièrement mouvant, et outrepassant ce que les états sociaux avaient de contraignant et de figé.

D'ailleurs un terme générique servait à désigner la forme paroxystique de ce nomadisme. Le « goliard » est, en effet, au Moyen Âge ce que l'on pourrait appeler l'intellectuel non-conformiste, paillard, lubrique, errant, dont François Villon peut être considéré comme la figure emblématique. Dans les grandes villes européennes du temps, et précisément à Paris, le « goliard » réincarne les valeurs dionysiaques d'antique mémoire dont le dynamisme, quelque peu anomique, fut à la base d'une vivante créativité poétique. En ne se pliant pas aux règles communes d'un social aseptisé, ce non-conformisme rappelle la force et l'aspect fécondant de l'anomie. Il indique, également, qu'en étant intégrée, au travers de ses rites spécifiques : beuveries, chahuts, dévergondages, etc., une telle anomie, loin d'être nocive pour le corps social en son entier, lui permet de trouver une sorte d'équilibre global. Et ce, en intégrant justement, toute cette part obscure constituant l'individu et qu'il vaut mieux canaliser socialement sous peine de la voir surgir, d'une manière perverse, dans des explosions qui seraient, alors, totalement incontrôlées.

Dans un tableau particulièrement suggestif, Alain Gras, résumant les thèses de l'historien Philippe Ariès, montre bien comment, par rapport à la domestication de l'époque moderne, le Moyen Age s'était essentiellement construit sur le mélange, le mouvement, le dynamisme ludique et effervescent. Pour citer quelques exemples du quotidien, ce sont les bains collectifs où les sexes sont mélangés, le vagabondage des « écoliers » (ceux-ci pouvant avoir « 15 ou 40 ans »), l'instabilité des couples et la primauté accordée à la collectivité : lignage, famille élargie. Le domicile lui-même était ouvert et en prise directe sur la rue, ce qui est une métaphore particulièrement instructive. Dans chacun de ces exemples, ce qui prévaut est bien quelque chose de mouvant, de non institué. Le sexe, l'habitat, l'éducation, le travail n'ont pas la stabilité ou la délimitation précise et fonctionnelle qui sera le propre du monde moderne, mais restent fondamentalement ambigus, polysémiques, en bref ouverts à l'aventure avec tout ce que celle-ci a d'indécis, de hasardeux, de non prévisible.

La tendance générale que soulignent ces exemples (ce que d'une certaine manière on peut considérer comme une structure anthropologique dont il est vain de ne pas tenir compte), c'est que le nomadisme n'est pas, uniquement, déterminé par le besoin économique ou la simple fonctionnalité. Son mobile est tout autre : le désir d'évasion. C'est une sorte de « pulsion migratoire » incitant à changer de lieu, d'habitude, de partenaires, et ce pour réaliser la diversité des facettes de sa personnalité. La confrontation avec l'extérieur, avec l'étrange et l'étranger est cela même qui permet à l'individu médiéval de vivre cette pluralité structurelle sommeillant en tout un chacun. Un tel nomadisme n'est pas, bien sûr, le fait de l'ensemble de la population, mais vécu, d'une manière paroxystique, par quelques-uns, il nourrit un imaginaire collectif global. En tant que tel, il est partie prenante de l'ensemble de la société. Pour renvoyer aux catégories de Simmel, l'étrange, l'étranger structure le groupe en tant que tel, et même si c'est *a contrario*, il en est un élément explicatif.

Michel Maffesoli,
Du Nomadisme. Vagabondages initiatiques, Paris, Le Livre de Poche, 1997,
« Le nomadisme fondateur », p.35-48.

Travailler les chapitres de ce sujet

Prepa Help suit le programme d'ECT chapitre par chapitre : cours détaillé, méthodes, pièges, exercices et problèmes corrigés pas à pas, tirés des concours. L'essai gratuit donne accès aux chapitres offerts de ta filière, sans carte bancaire.

Chapitres liés à ce sujet

- Méthode : le résumé
- Méthode : initiation au résumé
- Méthode : la langue écrite

Ouvrir l'essai gratuit

Scanne le code ou clique sur le bouton.

prepahelp.com/#essai

Une question sur le concours ou sur ta filière : **écrire sur WhatsApp**

Les autres années et épreuves : prepahelp.com/annales/bce/ect